

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Frank L. DITTRICH

La Perse d'aujourd'hui : réalité
légendaire

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1959, tome 57, p. 220-228

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

La Perse d'aujourd'hui réalité légendaire

Nous devons à l'amabilité d'un de nos Anciens, M. Frank L. Dittrich, l'intéressant article qui suit, sur ce pays mystérieux qu'il connaît bien, puisque, l'an dernier, il collabora à l'installation d'un laboratoire à la Clinique médicale universitaire et dirigea le Centre de transfusion sanguine à l'Hôpital Razi, à Tabriz.

Réd.

Il ne saurait manquer d'être frappé par tant de contrastes — voire de contradictions —, le voyageur que le hasard de ses pérégrinations conduit un jour en Iran. Contraste entre l'immuable rusticité millénaire et le spectacle labile des dernières nouveautés du temps, contradiction manifeste entre la complexité de l'appareil et l'homme appelé à s'en servir.

On pourrait affirmer, non sans quelque raison, qu'il s'agit là d'un état de choses commun à de nombreux pays ; il est indéniable, néanmoins, que la Perse soit le seul d'entre eux où cet état de choses se manifeste avec tant d'acuité. Il suffirait pour s'en convaincre de relire quelques pages des Mémoires que le Chevalier de Chardin, il y a près de trois siècles, rédigea avec tant de bonheur et de délicatesse au cours de son aventureuse expédition. Retrouvons avec lui cette curieuse uniformité des constructions à travers la diversité des paysages et des hommes, ces villes et ces villages qui ne diffèrent, en somme, que par l'importance de leur étendue ou de leur population, mais où l'ensemble des maisons continue de former «... ces agglomérations élevées au milieu du sable et de la paille dont on les a fait naître... » ; cette curieuse uniformité aussi des repas, préparés comme jadis sur l'âtre de pierre, — riz, poulet

ou viande de mouton découpée en carrés et rôtie à la broche, ou encore thé, raisin et ces grands feuilletés de pain sans levain, éternelle subsistance du pauvre —, uniformité que l'on doit reconnaître comme le symbole d'une antique culture, et qu'une influence occidentale aux multiples et inconstants aspects semble malheureusement devoir submerger. Retrouvons avec lui aussi ces citadins aisés dont les habits et les carrosses — aujourd'hui remplacés par de somptueuses voitures — sont du meilleur faiseur. N'est-ce pas à Téhéran, en effet, que l'on peut contempler avant Paris les ultimes créations du goût français, avant Londres celles de l'élégance anglaise et presque en même temps que New York celle de l'exubérance américaine ? N'est-ce pas aussi dans cette même ville qu'on peut encore voir le tisserand, vêtu de nippes archaïques, filant sa quenouille à la lueur de la lampe à huile de ses pères ?

Cette dualité constamment rencontrée nous montre aussi que la Perse, tout en ne voulant pas renier les éléments les plus purs de son glorieux passé, tout en désirant conserver la sérénité de sa philosophie de l'équilibre et de la mesure, reste ouverte aux influx d'idées modernes et si nombreuses en ayant le délicat privilège d'y choisir les apports les plus beaux et les plus efficaces, partant les mieux adaptés à sa personnalité si vive et si variée. Et c'est pour cela qu'on peut sans crainte affirmer qu'il s'agit d'une nation toute jeune encore et qui ne demande qu'à donner le meilleur d'elle-même, le meilleur des ressources secrètes dont elle dispose. Pour cela aussi elle a besoin qu'on l'aide, qu'on dirige encore ses premiers pas, qu'on lui apporte la meilleure part, les plus belles inspirations pour qu'à son tour elle ait le loisir de les assimiler selon les rites de son propre génie.

Il est saisissant de voir à ce propos combien l'avènement, en 1925, de la dynastie nouvelle des Pahlavi et particulièrement le règne de feu Reza Shah le Grand, — simple soldat de fortune doué d'une énergie et d'un patriotisme peu communs, qui renversa un gouvernement alors en pleine décadence —, apportèrent au pays un souffle de renouveau que le fils de cet illustre

monarque, Sa Majesté Impériale le Shahinshah Mohammad Reza Pahlavi, s'efforce de maintenir et d'élargir avec un dévouement qui n'a d'égal que l'attachement qu'il a pour ses 22 millions de sujets. Tâche difficile, certes, quand on songe à l'immense superficie de ce royaume qui s'étend de la Mer Caspienne au Golfe Persique et de la Turquie au Pakistan ; quand on songe aussi à la variété des types humains qui y sont représentés, — Turcomans, Kurdes, Quachquais, Farsis et bien d'autres —, et qui constituent autant de mondes, de mentalités et de mœurs différentes.

Tâche difficile surtout si l'on songe que la Perse est un peu comme ces enfants que la Nature a supérieurement doués pour toutes sortes de choses : on peut en effet y trouver la plupart des minerais et des ressources naturelles, dont la principale est, comme chacun le sait, le pétrole ; on y trouve les fruits les plus colorés et les plus savoureux, les tapis les plus artistement dessinés et les plus habilement tissés, les bois les plus précieux. Par un curieux retour des choses, seule l'eau — source de vie — fait cruellement défaut en maints endroits, qui semblent être voués à demeurer des étendues quasi-désertiques au travers desquelles passent encore des caravanes d'ânes ou de chameaux lourdement chargés, parfois pillées, et qui croisent sur leur chemin d'innombrables troupeaux de brebis cherchant entre les pierres, et sous un soleil extraordinaire, leur maigre subsistance. Pourtant, on construit et creuse aujourd'hui barrages et puits artésiens qui dispenseront demain une eau précieuse. Industrie, élevage, artisanat, agriculture, tels sont les principaux secteurs de l'économie où l'Iranien fait valoir ses dons — contraste là aussi — d'excellent homme d'affaires et d'artiste à la sensibilité raffinée.

Si des Persans se laissent attirer par les facilités de la civilisation occidentale, ils n'en restent pas moins la plupart naturellement attachés à leur patrie, ne doutant pas que son long passé soit gage d'avenir. L'un d'eux disait curieusement : « Ce qu'il y a de beau chez nous, c'est que tout est à créer, à transformer, à repenser sur des bases et selon

des conceptions nouvelles, mais personnelles. Et c'est bon de songer que nous puissions être, pour une faible part, les artisans et les pionniers de cette renaissance». Un autre, Européen celui-là, établi en Iran depuis de nombreuses années, me confiait : « Rester en Iran offre à l'homme qui s'y fixe deux possibilités : devenir fou devant l'énormité des tâches à accomplir et la lenteur apparente selon laquelle on les accomplit, ou, au contraire, acquérir cette sagesse, cette philosophie de la patience et de la courtoisie, cette mesure de l'Essentiel qui constitue les bases de l'esprit oriental et l'un des plus sûrs chemins de la perfection ».

Certes, si la patrie des Darius et des Artaxerxés a aujourd'hui recours à l'expérience de notre culture et de notre technique pour tenter de combler aussi valablement que possible le vide qui s'était créé en elle au cours de quelques siècles insipides qui l'ont cruellement marquée, nous n'en devons pas moins reconnaître cette force vive de sa pensée, cette force créatrice et imaginative qui a permis la construction des ponts et des admirables mosquées d'Ispahan, des jardins de Chiraz, des tapis de Tabriz, des miniatures de Kerman ; cette force qui a porté à l'immortalité le souvenir des poètes et des philosophes — Kayyam, Haafiz, Saadi —, et de combien d'autres sages encore dont les sentences restent gravées au pied des minarets et dans la mémoire du peuple. Nietzsche lui-même ne s'est-il pas inspiré des enseignements de Zoroastre ? Les peintres non-figuratifs de notre époque ne sont-ils pas les héritiers spirituels de ces artisans anonymes qui, depuis des centaines d'années, transposent et transfigurent la réalité sur les batiks et les tapisseries issues de leur imagination féconde ? Les médecins ne continuent-ils pas à s'inspirer des enseignements si clairs du grand Avicenne, leur père ?

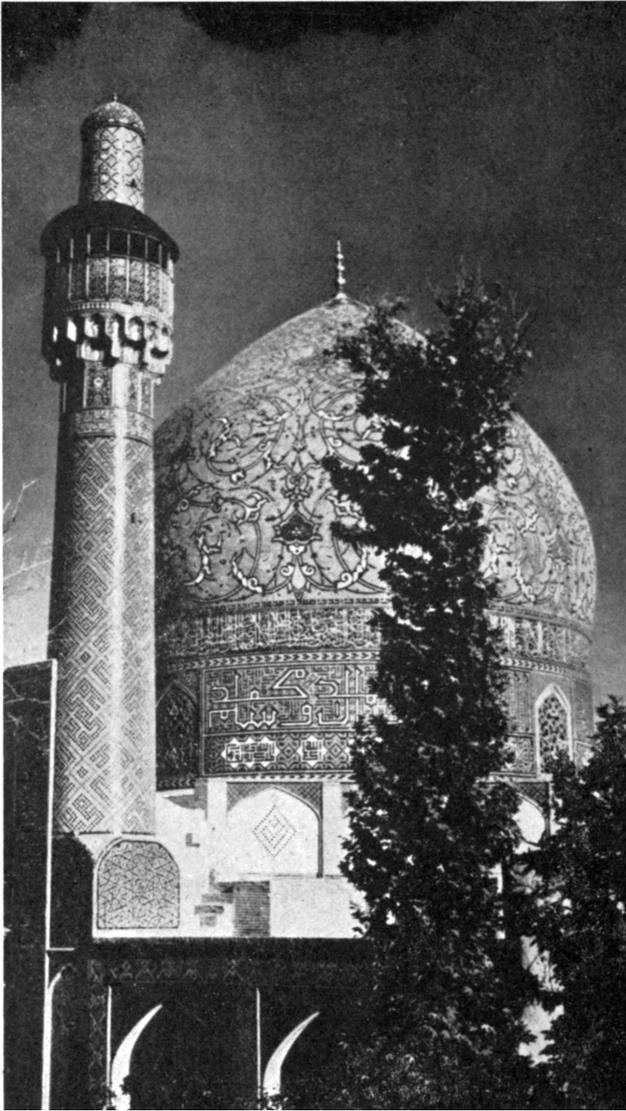
Certes, si un certain fanatisme subsiste qui exige, en province du moins, que les femmes soient voilées et presque recluses, il n'en est pas moins vrai aussi que l'hospitalité iranienne n'est pas un vain mot, et que derrière cette réserve polie se dissimule une générosité qui se traduit dans l'expression si bonne des regards,

de ces yeux qui ont gardé leur pureté, leur spontanéité d'enfant ; de ces yeux que nous avons perdus, nous, pour en faire deux cristaux inexpressifs et blasés. Certes, si parfois nous sommes choqués par tant d'euphémismes que nous nommons injustement mensonges, il faut cependant que nous nous accoutumions et que nous comprenions à sa valeur ce langage — tel celui de la Bible —, soucieux d'embellir la réalité banale et monotone afin d'en mieux dégager les valeurs profondes.

Pour plusieurs raisons, l'Iran n'est pas — et ne sera peut-être jamais — un pays touristique au sens que nous avons accoutumé de donner à ce terme. C'est là pourtant un fait bien regrettable, car indépendamment des œuvres d'art précieuses que l'on peut y découvrir, indépendamment de la sauvage et pure beauté des paysages, indépendamment de la magnificence du soleil persan — symbolisé dans les armoiries nationales — ou de la splendeur exceptionnelle du ciel nocturne, indépendamment de tout cela, il y a la vie de ce peuple, vie de misère et de grandeur, il y a le fourmillement de la foule se pressant devant les échoppes multicolores du Bazar, il y a le visage de ce vieil homme tirant quelques bouffées de son narghileh, il y a cette singulière coexistence de plusieurs époques. Contrastes, contradictions, réalité et légende. Oui, certes, il n'est pas faux de le dire : la Perse, réalité légendaire.

Frank L. DITTRICH

Nous devons à l'obligeance de l'Ambassade Impériale d'Iran à Berne les photos qui nous montrent l'effort de développement moderne dans la Perse d'aujourd'hui.



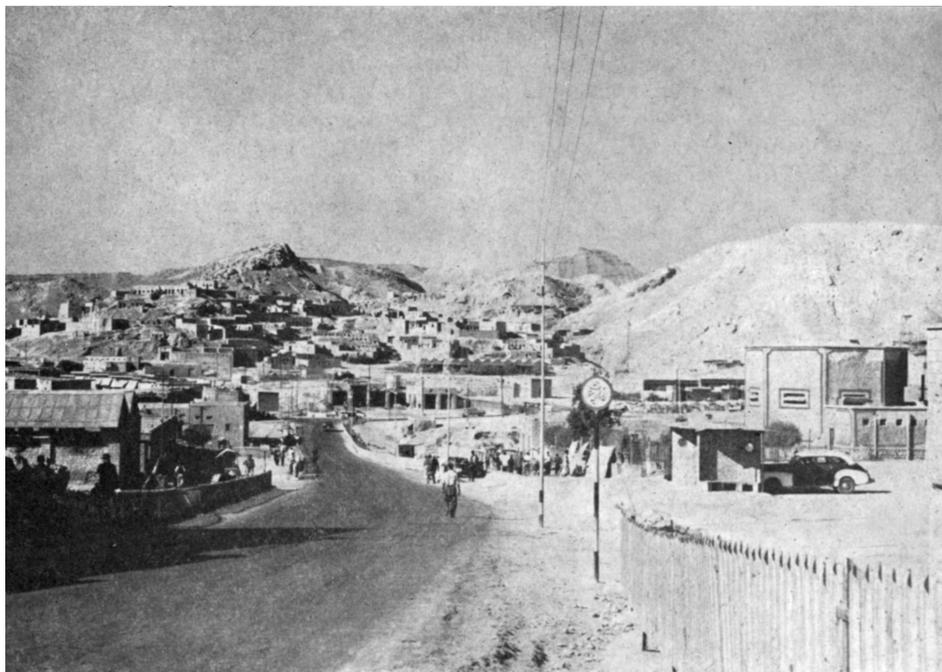
Coupole et minaret de la mosquée de la Madressah à Ispahan.

L'élégance des formes architecturales s'allie à la fantaisie des arabesques et des volutes, que rehausse l'accord des émaillages aux couleurs du ciel, de la nuit et du lait...



Sa Majesté Impériale le Shahinshah Mohammad Reza Pahlavi

Héritier d'une tradition trois fois millénaire, le Souverain d'Iran insuffle à son pays une vitalité nouvelle. Lui-même excellent skieur, il utilise ici un remonte-pente dans le paradis blanc d'Abé-Ali.



Liaisons modernes..

La route, l'électricité, le téléphone pénètrent partout et réveillent les cités qui somnolaient sur les flancs arides des montagnes.



Pipelines

La technique strie le désert de ses tubes indéfinis, comme les rênes d'une civilisation nouvelle et industrielle qui s'installe jusque dans ces paysages lunaires de la Perse éternelle...